

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Rebouts-Tourcoing : Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr

Le prix des Abonnements est payable d'avance.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annouces : la ligne... 20 ct

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal.

Table with 2 columns: Service (e.g., 3 0/0, 4 1/2), and Amount (e.g., 69 25, 98 00)

Table with 2 columns: Actions (e.g., Banque de France, Crédit Foncier), and Amount (e.g., 3175 00, 462 00)

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 30 mai. Change sur Londres 4.88 0/0

Havre, 31 mai. Ventes 400 balles, marché calme, bien tenu.

Liverpool, 31 mai. Ventes 10,000 balles, disponible, marché ferme

New-York, 31 mai. Férid.

ROUBAIX 31 MAI 1877.

Bulletin du jour

La ferme et noble circulaire que M. le président du conseil, ministre de la justice vient d'adresser aux procureurs généraux, est de la part de la presse conservatrice de toutes les nuances, l'objet de la plus chaleureuse approbation.

du radicalisme. Sa parole est à la hauteur des grands devoirs qu'elle retrace éloquentement.

Tous les honnêtes gens partageront l'avis de l'Union, sur la circulaire de M. le garde des sceaux et reconnaîtront que les déplorables défaillances de M. Martel l'avaient rendue indispensable.

Il va sans dire que plus la presse conservatrice se montre rassurée et satisfaite, plus la presse radicale se montre irritée et violente.

Ce qui étonne le plus dans cette mauvaise querelle que les feuilles rouges font au gouvernement du maréchal de Mac-Mahon, c'est de voir que se soit M. Gambetta qui se montre le plus chatouilleux à l'endroit des principes de la légalité, lui qui les a tous foulés scandaleusement aux pieds.

Et voilà l'homme qui ose protester au nom de la légalité, contre les actes scrupuleusement légaux du gouvernement du Maréchal !

LETTRE DE PARIS

(De notre correspondant particulier.)

Paris, le 30 mai 1877.

Le mouvement administratif pouvant être considéré maintenant comme terminé, en principe, on va s'occuper d'examiner les dossiers des maires à nomination du gouvernement.

Bien que, ainsi que je viens de vous le dire, le mouvement administratif puisse être regardé comme virtuellement terminé, il faut s'attendre cependant à ce que des refus d'acceptation qui ne manqueront pas de se produire et des quelques lacunes, résultat de l'importance des modifications qu'on vient d'apporter à l'administration.

Les nouvelles politiques de quelques importance sont aujourd'hui assez rares. On continue à se préoccuper surtout de l'attitude des partis.

J'ai eu occasion de m'entretenir hier, avec un ancien député qui, à l'Assemblée nationale, siégeait sur les bancs les plus élevés de l'extrême droite, et ma conversation avec lui m'a confirmé dans l'opinion que je vous exprimais, il y a quelques jours, sur l'importance qu'il convenait d'attacher à l'attitude prise par l'Union à l'égard du ministère.

Les journaux de gauche ont véritablement l'imagination très-féconde quand il s'agit d'inventer de fausses nouvelles hostiles au cabinet. C'est ainsi que vous en voyez plusieurs affirmer que le duc d'Aumale a écrit à M. de Broglie pour le sommer, soit de déclarer qu'il se sépare du parti orléaniste, soit qu'il mettra obstacle aux tendances bonapartistes, qu'indiquerait le choix de plusieurs fonctionnaires de l'ordre administratif.

réglent rien pour agiter le pays. J'ai reçu de plusieurs départements, et notamment de la Seine-Inférieure, des lettres me faisant connaître que dans les marchés on distribue gratuitement le numéro de la Petite République Française du 20 mai, contenant le manifeste des gauches et le discours de M. Gambetta.

D'autre part, les journaux du parti poussent maintenant vivement le gouvernement à prononcer la dissolution aussitôt que possible. Ils estiment que si on pouvait avoir des élections, dès le mois de juillet, les nouveaux administrateurs n'auraient pas encore eu le temps d'affermir leur influence et que la victoire des gauches en serait rendue plus facile.

On était assez ému, hier soir, dans le monde politique d'une note publiée par le Français, et qui contenait sous des formes discrètes, une attaque assez vive contre M. le duc de Broglie. Quelques personnes en inféraient que la discorde s'était glissée dans le cabinet et, spécialement entre le ministère des affaires étrangères et M. le duc de Broglie, dont le Français est l'organe.

M. le comte de Paris et le prince de Joinville accompagnés de MM. de Bondy, viennent de visiter l'usine du Creusot. Le comte de Paris est revenu aujourd'hui, et dîne ce soir chez le duc d'Aumale.

Les feuilles républicaines et radicales se sont trop pressées de se rejouer des divisions que l'on supposait exister entre les divers groupes conservateurs et le gouvernement du 16 mai.

Les dernières nominations administratives, la circulaire de M. le duc de Broglie aux procureurs généraux, semblent indiquer que les ministres du Maréchal se montrent disposés à donner aux groupes conservateurs et notamment aux légitimistes, les garanties nécessaires pour les engager dans la lutte d'un intérêt tout social.

Un grand banquet de 140 couverts a eu lieu, présidé par M. Labiche, sénateur; le préfet dévot y assista. Il avait été convenu, dit-on, qu'il ne serait prononcé aucun discours politiques. Toutefois, le préfet ne crut pas pouvoir se dispenser de porter un toast au maréchal de Mac-Mahon, et invita l'Assemblée à se lever. Deux seulement des convives se seraient levés pendant les quelques paroles prononcées par le pré-

fet. M. Labiche, sénateur et président du banquet, aurait alors déclaré qu'il portait un toast à la République, puis que le préfet s'était écarté de l'engagement pris de ne point porter de toast politique.

Cet incident, sur l'exactitude duquel le ministre de l'intérieur fera bien de s'éclaircir, peut avertir le maréchal et ses ministres de ce qui se passera dans les prochaines élections générales. Pas d'illusions, car, elles peuvent conduire à d'épouvantables catastrophes.

Le conseil municipal de Joigny, composé en majorité de radicaux, vient de supprimer une modeste allocation qui était attribuée aux vicaires des deux paroisses de la ville et sans laquelle ils ne peuvent vivre; de plus ce même conseil municipal a supprimé la subvention accordée aux frères de la doctrine chrétienne et décidé l'établissement d'une seconde école primaire laïque.

Le conseil municipal de Joigny, composé en majorité de radicaux, vient de supprimer une modeste allocation qui était attribuée aux vicaires des deux paroisses de la ville et sans laquelle ils ne peuvent vivre; de plus ce même conseil municipal a supprimé la subvention accordée aux frères de la doctrine chrétienne et décidé l'établissement d'une seconde école primaire laïque.

Les journaux de l'Aisne annoncent que M. Waddington est arrivé dans ce département et que, sans se mettre personnellement en avant, il donne le mot d'ordre à toute la presse républicaine du pays. Depuis son arrivée, les organes centre gauche du département auraient commencé de combattre avec vigueur la politique du Maréchal et de ses nouveaux conseillers.

Pas de nouvelles, pas d'affaires à la Bourse; on s'y entretenait d'une tentative pour transformer la constitution du capital des grands magasins de nouveautés.

Jusqu'ici l'anonymat s'est utilement adopté aux entreprises industrielles, telles que mines, éclairage, transports, etc., aujourd'hui le haut commerce tend à prendre la même forme, qui est déjà employée avec succès en Angleterre; ainsi les grands magasins du Coin de Rue viennent de se constituer en société anonyme au capital de 9 millions.

Un grand banquet de 140 couverts a eu lieu, présidé par M. Labiche, sénateur; le préfet dévot y assista. Il avait été convenu, dit-on, qu'il ne serait prononcé aucun discours politiques. Toutefois, le préfet ne crut pas pouvoir se dispenser de porter un toast au maréchal de Mac-Mahon, et invita l'Assemblée à se lever. Deux seulement des convives se seraient levés pendant les quelques paroles prononcées par le pré-

fet. M. Labiche, sénateur et président du banquet, aurait alors déclaré qu'il portait un toast à la République, puis que le préfet s'était écarté de l'engagement pris de ne point porter de toast politique. Cet incident, sur l'exactitude duquel le ministre de l'intérieur fera bien de s'éclaircir, peut avertir le maréchal et ses ministres de ce qui se passera dans les prochaines élections générales.

Le conseil municipal de Joigny, composé en majorité de radicaux, vient de supprimer une modeste allocation qui était attribuée aux vicaires des deux paroisses de la ville et sans laquelle ils ne peuvent vivre; de plus ce même conseil municipal a supprimé la subvention accordée aux frères de la doctrine chrétienne et décidé l'établissement d'une seconde école primaire laïque.

Les journaux de l'Aisne annoncent que M. Waddington est arrivé dans ce département et que, sans se mettre personnellement en avant, il donne le mot d'ordre à toute la presse républicaine du pays.

Pas de nouvelles, pas d'affaires à la Bourse; on s'y entretenait d'une tentative pour transformer la constitution du capital des grands magasins de nouveautés.

Jusqu'ici l'anonymat s'est utilement adopté aux entreprises industrielles, telles que mines, éclairage, transports, etc., aujourd'hui le haut commerce tend à prendre la même forme, qui est déjà employée avec succès en Angleterre; ainsi les grands magasins du Coin de Rue viennent de se constituer en société anonyme au capital de 9 millions.

Un grand banquet de 140 couverts a eu lieu, présidé par M. Labiche, sénateur; le préfet dévot y assista. Il avait été convenu, dit-on, qu'il ne serait prononcé aucun discours politiques. Toutefois, le préfet ne crut pas pouvoir se dispenser de porter un toast au maréchal de Mac-Mahon, et invita l'Assemblée à se lever. Deux seulement des convives se seraient levés pendant les quelques paroles prononcées par le pré-

fet. M. Labiche, sénateur et président du banquet, aurait alors déclaré qu'il portait un toast à la République, puis que le préfet s'était écarté de l'engagement pris de ne point porter de toast politique. Cet incident, sur l'exactitude duquel le ministre de l'intérieur fera bien de s'éclaircir, peut avertir le maréchal et ses ministres de ce qui se passera dans les prochaines élections générales.

Le conseil municipal de Joigny, composé en majorité de radicaux, vient de supprimer une modeste allocation qui était attribuée aux vicaires des deux paroisses de la ville et sans laquelle ils ne peuvent vivre; de plus ce même conseil municipal a supprimé la subvention accordée aux frères de la doctrine chrétienne et décidé l'établissement d'une seconde école primaire laïque.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 1^{er} Juin 1877

LA PRINCESSE OGHÉROF

PAR HENRY GRÉVILLE

II (suite)

D'ailleurs, Pauline avait pour elle une chance incontestable, une de ces chances pour lesquelles plus d'une honnête et vertueuse dame aurait donné son âme au diable. Elle était jolie comme un cœur; son petit nez extrêmement pointu se déparait pas son visage souriant.

savante des dîners. M. Milaguine avait un excellent cuisinier dont il était plus fier que ne serait un roi des diamants de la couronne.

Dans une heure d'épanchement reconnaissant, l'excellent homme avait dit à mademoiselle Hopper qu'après la mort de sa femme il n'eût jamais pensé qu'une maison pouvait être si bien dirigée. Pauline aurait pu devenir madame Milaguine peut-être avec le temps, une fois les deux filles mariées, — lorsque sa position eût pu sembler équivoque dans la maison d'un homme seul.

Mais cet avenir lointain n'était pas fait pour lui plaire.

Elle voulait régner tout de suite. Et puis un vieux mari...

Michel Avérief était le mari qu'il lui fallait. Elle ne sentait pas de crainte à l'idée d'épouser un homme plus jeune qu'elle de quelques années. De semblables précédents étaient là pour la rassurer.

En conséquence de ces belles réflexions, Pauline dressa ses batteries,

Dans le fond de son cœur, elle cultivait un souvenir mémorable — exactement comme on cultive une plante de rééda dans un pot.

Certain jour, on jouait aux jeux innocents chez M. Avérief. A trois reprises différentes, Michel l'avait choisie pour partenaire; à trois reprises, il avait dû baisser la main d'une dame, et c'était la trop heureuse Pauline qui avait senti les moustaches du jeune officier effleurer sa blanche main.

En attendant, celui-ci était de tous les dîners et de toutes les soirées de M. Milaguine. Il se laissait faire, car après le dîner succulent, trop succulent, après les plats inimitables et les vins exquis, le porte de la salle à manger s'ouvrait; au sortir de l'atmosphère surchauffée et chargée d'émanations nourrissantes, il allait retrouver, au frais, dans le petit salon tapissé de lierre, Marthe, vêtue de couleur claire, fière et tranquille, qui lui souriait à peine, qui ne le regardait presque pas, et près laquelle il se sentait en paradis.

Elle lui versait une tasse de café dans une coupe de Chine, la posait devant lui... — depuis dix-huit mois, s'apercevant que sa main tremblait, elle avait cessé de lui présenter sa tasse. — et se rasséyait sous son petit dôme de lierre. Le salon était plein, on allait et venait, les éperons résonnaient, les aiguillettes des aides de camp bat-

taient sur les plaques de diamants, — Michel n'entendait plus rien que la musique de la voix de Marthe répondant à quelque vieux ami de son père.

Parfois il lui parlait. Quel lui disait-il ? Rien, ou presque rien, une question banale, une remarque sur le beau temps, sur l'Opéra-Italien. Marthe répondait deux mots, puis se détournait pour parler à un autre; et ces deux mots lui servaient à vivre jusqu'au dîner prochain.

C'était l'heure privilégiée. A ce moment, mademoiselle Hopper rangeait l'argenterie de gala; cette opération lui prenait bien une demi-heure. Quand c'était fait, elle venait s'asseoir auprès de Marthe, qui ne tardait pas à disparaître pour assister au coucher de sa petite sœur. Depuis la mort de leur mère, elle n'avait jamais manqué. Michel lui tendait la main, elle y mettait la sienne à peine, comme un oiseau effleure une feuille en passant; elle restait une seconde au seuil de la porte, sous les lourds rideaux de velours grenat qui semblaient la submerger dans leurs plis; la traîne de sa robe disparaissait, la porte se refermait, et Michel revenait sur la terre à la voix de Pauline Vassilievna.

Celle-ci mettait dans ses attaques une prudence extraordinaire. Sans rien deviner d'une passion si contenue qu'elle était un mystère pour le monde entier, elle sentait vaguement qu'il y avait là quelque chose qu'il ne fallait pas froisser. Elle se faisait tendre et presque intime; elle s'informait de la

santé des parents de Michel, de ses travaux, de ses amis, de ses chevaux, de tout ce qui lui touchait de près. Et puis, elle aimait tant son ancienne élève, devenue son amie, disait-elle.

Son amie ! Michel sentait bien que cela n'était pas vrai dans le sens sérieux du mot, mais il n'attachait pas d'importance à cette erreur d'une âme vulgaire qui prend de l'intimité pour de l'amitié, et il s'efforçait de n'avoir pas l'air plus attentif quand Pauline lui parlait de Marthe.

En hiver, par les belles journées du soleil, il les rencontrait au jardin d'été. Il arpentait les interminables avenues pendant une heure ou deux pour apercevoir de loin la robe de velours de Marthe et l'aigrette du bonnet fourré de Nastia; il n'osait pas toujours les rencontrer et les saluer. Quand il les avait vues chez elles la veille, il s'en allait sans être aperçu, le cœur un peu serré, mais content tout de même. — Je sais au moins qu'elle se porte bien, se disait-il.

L'œil de lynx de Pauline Vassilievna l'apercevait alors quelquefois à l'extrémité du trottoir de bois. — Voilà Michel Avérief qui s'en va, dit-elle un jour; on dirait qu'il nous fuir; il ne veut pas nous saluer. Je le taquinerai bien, demain à dîner. — Je ne le veux pas fit tout à coup Marthe, d'une voix contenue mais sourdement irritée. Je vous défends de lui en parler. — Je vous défends ? Marthe, vous

perdez la tête ! dit l'ex-gouvernante abasourdie.

— Je trouve de la dernière inconvenance d'attacher aux actions d'un jeune homme une importance telle, qu'il puisse supposer qu'on les remarque.

Pauline, blessée au vif, devint écarlate.

— Mais c'était une plaisanterie, ma mignonne ! dit-elle avec douceur.

— Tant mieux ! répondit sèchement Marthe avec ce signe de tête qui clôt les discussions, mais je maintiens ce que j'ai dit.

A partir de ce jour, Pauline étudia attentivement son ancienne élève pour voir au juste ce qu'elle pensait du jeune Avérief. Les investigations les plus scrupuleuses ne lui apprirent rien. Marthe restait aussi impénétrable que les murs des maisons orléanaises.

— Bah ! se dit Pauline, si elle l'aimait, elle ne pourrait pas le cacher. A dix-huit ans !... Et la demoiselle de compagnie se rappela, non sans une rougeur rétrospective, les avances qu'à dix-sept ans elle avait faites au fils aîné du pasteur de sa ville natale. C'est depuis cet insuccès qu'elle détestait ses compatriotes. (A suivre).